

**Plaisir brut de conter**  
*Le Costume*

Patricia Belzil

Number 97 (4), 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26021ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (2000). Review of [Plaisir brut de conter : *Le Costume*]. *Jeu*, (97), 156–158.

PATRICIA BELZIL

# Plaisir brut de conter

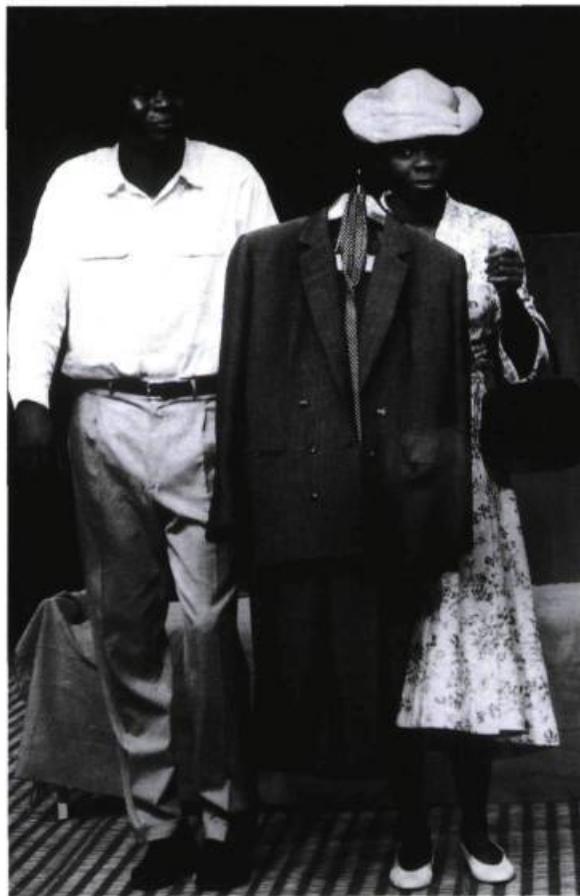
## Le Costume

TEXTE DE MOTHABI MUTLOATSE ET BARNEY SIMON, D'APRÈS UNE NOUVELLE DE CAN THEMBA ; TRADUCTION DE MARIE-HELENE ESTIENNE. MISE EN SCÈNE : PETER BROOK ; ÉCLAIRAGES : PHILIPPE VIALATTE ; COSTUMES : NADINE ROSSI ; SON : CYRIL MULON. AVEC PRINCESS ÉRIKA, MAMADOU FOMBA, CYRIL GUIE ET BAKARY SANGARÉ. COPRODUCTION DU CICT ET DU THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD, PRÉSENTÉE À LA MAISON THÉÂTRE DU 3 AU 5 MAI 2000.

avant son intellect<sup>1</sup>. Pas de ramifications complexes dans la psychologie des personnages, pas de scénographie sophistiquée, auxquelles se raccrocher. Mais un théâtre au cœur battant, porté par le plaisir brut, essentiel, de raconter et de jouer une histoire. Pour ma part, je n'ai pas résisté à ce plaisir qu'on m'invitait à partager.

L'histoire se passe à Sophiatown, enclave de joie de vivre dans l'Afrique du Sud de l'apartheid. Là où, dans les belles années 1950, grisé de jazz et de poésie, enflammé par les discussions politiques, on oublie un peu la misère. C'est avant que le gouvernement mette fin au *party*, rasant la ville et déportant ses habitants dans le ghetto de Soweto. Philémon surprend sa jeune épouse, Matilda, au lit avec son amant. Celui-ci déguerpit plus vite que son ombre... et laisse d'ailleurs un peu de lui-même dans la chambre conjugale, pas son ombre mais presque : son costume, abandonné sur une chaise. La colère attendue ne vient pas ; la vengeance du cocu se déguise plutôt en caprice farfelu : le costume oublié devra vivre avec eux, rappel constant de la

Est-ce la simplicité désarmante de ce spectacle qui a partagé le public montréalais ? Rarement a-t-on pu sentir, dans une salle, division aussi nette entre les enthousiastes et les tièdes. Pour les seconds, cela s'explique en partie, du moins j'en ai l'impression, par la rareté du théâtre africain sur nos scènes, et donc le dépaysement culturel causé par le spectacle. Il faut sans doute accepter de se laisser transporter par ce théâtre de conte, marqué par le rituel et la fête, qui intègre naturellement la musique, la danse, le chant, dans un rapport intime avec le public, sollicitant ses sens



1. Voir notamment l'article de Kalina Stefanova, « Pour un théâtre authentique : cap sur l'Afrique du Sud ! », dans *Jeu* 93, 1999.4, p. 118-123.



Cyril Guel, Bakary Sangaré et Mamadou Fomba dans le *Costume*, mis en scène par Peter Brook. Photo : Pascal Victor.

Le *Costume*, mis en scène par Peter Brook. Spectacle du Théâtre des Bouffes du Nord, présenté dans la série Théâtres du monde offerte par le FTA. Sur la photo : Bakary Sangaré (Philémon) et Princess Érika (Matilda). Photo : Mario Del Curto.

rendra compte de la fermeté de la résolution de Philémon, le choc sera d'autant plus grand qu'elle avait sous-estimé la rancune sans fond de son mari. Le mélodrame ainsi évité tout au long du spectacle, grâce à l'optimisme naïf de Matilda, le pathos pourra sourdre à la toute fin quand, sans une plainte, elle ira coucher pour toujours son désespoir dans le lit où le péché a été commis. Des détails du suicide, on ne saura rien, comme si Matilda s'était tout simplement éteinte.

Cette pièce (inspirée d'une nouvelle de Can Themba, auteur de *Sophiatown*, mort en exil en 1967, miné par l'alcool et le désespoir) jette un regard noir sur la condition féminine, et pas seulement en raison de la jalousie possessive du mari et de ses conséquences funestes. Car la « mort » de Matilda, en réalité, a commencé quelques années auparavant, le jour de son mariage, quand elle a renoncé à sa carrière de chanteuse. Lorsqu'elle évoque les feux de la rampe, son regard brille, et l'on voit qu'elle a laissé là une part d'elle-même, peut-être la plus précieuse. Une scène nous la montre qui chante, alors qu'elle est seule à la maison ; la lumière l'isole, et nous sommes soudain au cœur même de son rêve, nulle part ailleurs. Un beau moment

faute de Matilda. Cet « invité », comme le désigne avec sarcasme Philémon, partagera leurs repas, se baladera le dimanche en leur compagnie et dormira avec eux. La jeune femme doit en prendre grand soin, car si fantaisie lui prend de s'en débarrasser, son mari lui assure qu'il la tuera. Petit à petit, la tyrannie de cette exigence se révèle. Coopérative, Matilda prend d'abord le parti de s'amuser de la situation, sans perdre sa bonne humeur, confiante qu'une fois la trahison avalée, Philémon s'adoucira et que leur quotidien retrouvera son harmonie. Or, il n'en est rien. Si elle fait mine d'oublier « l'invité », son mari la rappelle à l'ordre ; lors d'une fête, il l'oblige à danser avec le costume, tirant un plaisir douloureux de son humiliation publique – qui est aussi la sienne. Ainsi le pardon ne vient jamais ; le souvenir de la faute reste aussi vif que le premier jour, pour elle comme pour lui. Le costume se dresse entre eux comme un fantôme interdisant l'oubli.

C'est donc une fable triste que celle du *Costume*, racontée sans apitoiement, avec une sorte de dignité. La légèreté qui domine étonne d'abord : on se dit que la jeune femme accepte cette inquiétante cohabitation avec trop de désinvolture. Mais on comprend finalement que, lorsqu'elle se

d'intimité volée... La mort de Matilda est d'autant plus tragique qu'elle ne s'était pas laissée abattre, avait tenté de se jouer de la domination, de composer avec elle en adoptant un certain humour et un optimisme qui sont bien propres à la culture africaine. Au-delà de cette lecture féministe, le drame de ce personnage évoque bien sûr celui du peuple noir d'Afrique du Sud qui, en ces années de durcissement de l'apartheid, avait continué de nourrir son espoir, étourdissant de fêtes et de musique la tentation du désespoir.

Le spectateur est d'abord séduit par le charisme d'un acteur-conteur qui l'attire tout doucement dans l'histoire. Par la suite, chacun des acteurs prend le relais pour tisser la toile du récit, passant avec souplesse du personnage au narrateur. Pour tout décor, un tapis carré délimitant la maison de Matilda et de Philémon, un lit, une table et des chaises, ainsi qu'une tringle de penderie sur roulettes, qui deviendra fenêtre pour les besoins de l'histoire. L'utilisation inventive des accessoires et de l'espace procure en soi un vif plaisir ; les acteurs circulent dans la maison ou autour, ont recours au mime ou à un jeu très physique, et le miracle se produit : on *voit* tout. Le blues évoque la langueur moite des jours et des nuits de cette Sophiatown des années 1950 ; les couleurs chaudes (oranger, rouge, brun, ocre) contribuent à nous y transporter. Mais pour en arriver là, les conteurs auront été de fameux sorciers : d'abord en pleine lumière, la salle est progressivement plongée dans le noir et l'éclairage isole la scène, concentrant le regard du public sur cette scène d'Afrique.

Théâtre porté par le jeu, le *Costume* permet aux quatre comédiens de belles prestations. Si l'on a apprécié davantage, chez Princess Érika (Matilda), les talents de chanteuse que ceux d'actrice, le Philémon de Bakary Sangaré nous laisse un souvenir indélébile d'homme tout entier dans la souffrance et la rancœur. Mais les acteurs des rôles secondaires, surtout, portent le spectacle, par leurs mimiques, leurs regards, la polyvalence de leurs corps souples, qui leur permet d'être tour à tour un jeune homme, un vieillard et une demoiselle : il suffit que l'acteur se coiffe d'un béret, tienne sur ses genoux un petit sac, batte des cils, et on *la voit* rougir de timidité.

Dans ce spectacle plein de mouvement, éminemment suggestif, la mise en scène de Peter Brook tire parti des caractéristiques du théâtre africain ; sans sur-signifier, elle laisse le texte, tout simple, imposer ses niveaux de sens et sollicite à l'envi l'imagination du spectateur. Est-il nécessaire de préciser qu'il faut une grande humilité pour choisir cette voie – et s'y tenir ? Il en résulte une production d'une fraîcheur réjouissante, à des lieues de l'effort d'intelligence qui transpire trop souvent sur nos scènes. Peter Brook célèbre, par l'éloquent dépouillement de ce spectacle pourtant riche d'images, le pouvoir d'évocation de l'art théâtral. **j**

